

sations ordinaires ne seraient entre eux que mensonge et hypocrisie ; qu'il ne s'agissait pas du bal de la veille, du spectacle du lendemain, de l'anecdote de salon ou de l'ouvrage nouveau. Ce qui les occupait tenait au fond intime de leurs âmes ; il y avait entre ces deux personnes, là, muettes, pâles et craintives, une question d'avenir, de bonheur ou de malheur, de repos ou de passion, d'innocence ou de repentir, de vie ou de mort.

Francesca éprouva une émotion si vive, elle trembla si violemment qu'elle commença enfin à deviner ce que George était devenu pour elle. Se rappelant alors ce qu'il aurait pu être, et ce que ses devoirs, à elle, exigeaient, un mouvement involontaire la porta à fuir loin de lui.

Elle essaya de se lever, mais elle était si tremblante, mais elle sentait si bien tout ce que cette agitation devait avoir d'inexprimable pour George, qu'elle retomba sur son fauteuil. Ses yeux rencontrèrent les yeux de M. de Senancourt, attachant sur elle des regards de surprise et d'amour. Incapable de maîtriser son émotion, la jeune femme fondit en larmes, et George, interdit et presque aussi tremblant qu'elle, était à ses pieds, pressant ses mains qu'il portait à ses lèvres, et répétant vingt fois ces mots :

— Francesca, je vous aimais !

En ce moment, elle appela à son aide tout son courage pour imposer silence à George, le repousser et s'éloigner ; mais un papier qu'elle avait à la main et qu'elle tenait soigneusement caché depuis l'entrée du jeune homme s'échappa et roula dans les doigts de M. de Senancourt. Un cri de surprise, de joie, d'amour, sortit aussitôt de ses lèvres. Dans ce papier, pressé souvent par des mains délicates, religieusement conservé, relu encore au moment où il était entré et humide de larmes qu'il avait fait répandre, George avait reconnu la lettre où il écrivait à Hermann, un an auparavant, que tout son avenir était dans son amour, et qu'il ne demandait pour sa part de bonheur dans ce monde que l'amour de Francesca.

Qu'aurait pu faire maintenant la jeune femme pour cacher au jeune homme amoureux qu'il était aimé ? La joie qu'il montrait lui apprenait qu'elle n'avait plus rien à lui dire ; le secret qu'il avait surpris l'avait instruit de tout.

Il se taisait. La lettre parlait depuis si longtemps pour lui ! Francesca ne disait rien ; la lettre tombée, froissée par la main qui l'avait si souvent tenue en disait plus à George qu'il n'avait espéré en apprendre !..

Heureux et le cœur rempli d'amour, de respect pour la jeune et belle femme dont il se voyait aimé, George s'était placé un peu plus loin d'elle, admirant avec un sentiment presque religieux cet embarras naïf et plein de charme, cette grâce enchanteresse et séduisante qui avait toujours rendu la beauté de Francesca si puissante, et qui, dans cet instant, était irrésistible et céleste !.. Car, malgré la forme régulière de ses traits délicats, la beauté de cette délicate figure tenait à un charme insaisissable et tout intellectuel ; c'était son âme qu'on devinait sous ce voile transparent, et qui exerçait un pouvoir auquel les plus indifférens étaient forcés de se soumettre.

Longtemps émue et agitée, Francesca resta ainsi tremblante et silencieuse sous les regards de George ; et quand enfin les yeux de la jeune femme rencontrèrent les siens ; quand, rassuré par la timidité qu'il montrait, elle échangea un regard avec lui, elle sentit bien qu'elle n'avait plus rien à lui apprendre ; et un sourire d'une inexprimable douceur accompagna ces seuls mots prononcés tendrement par elle : *« Depuis dix mois ! »* Et elle montrait la lettre ! Ces mots répondaient aux craintes comme aux espérances

de George : *depuis dix mois*, il avait seul occupé exclusivement celle qu'il aimait.

Puis, après ces mots échappés à sa pensée, Francesca rougit ; ses grands cils voilèrent ses regards, et elle ne parla plus.

Chacun d'eux savait maintenant la date du commencement de cet amour qui devait être éternel ; ils connaissaient l'un de l'autre tout le passé ; ils connaissaient encore mieux tout l'avenir.

Il y a à quelquefois une heure dans la vie qui décide du sort de tout le reste !

Au silence religieux, plein d'espoir, de trouble et d'effroi qui régnait dans cette chambre, on eût deviné qu'un événement solennel et important disposait en ce moment de deux existences. Il y avait quelque chose de grave, de triste, d'irrévocable dans cette scène d'amour, où si peu de mots avaient été dits, où il ne s'était fait ni un serment, ni une promesse, et où chacun sentait pourtant que leurs destinées devaient être unies à jamais.

On annonça Mme de Mérinville. George se leva, salua, échangea avec Francesca un inexprimable regard, et sortit sans prononcer un seul mot.

Francesca embrassa sa mère sans parler, et retomba sans connaissance sur le fauteuil qu'elle venait de quitter. La présence de sa mère l'avait rappelée à la vie réelle, hors de laquelle l'amour l'avait placée depuis deux heures. Sa situation, ses devoirs, ses chagrins, tout ce qu'elle avait oublié, était revenu tout à coup ; le voile était tombé, l'illusion s'était envolée ! l'ange avait été précipité du ciel, brillant et doux, sur la terre froide et rude, et la chute l'avait brisé.

La pauvre mère, initiée, dès l'enfance de sa fille, aux secrets de cette frêle et délicate organisation, devina bien quelque impression nouvelle, impression trop forte pour son enfant ; mais l'homme qui sortait lui était inconnu : elle n'imagina point qu'il eût quelque rapport avec l'état où elle voyait Francesca, d'autant plus qu'en revenant à elle, le nom d'Hermann fut le premier mot qui sortit de la bouche de Mme de Montigny.

Elle parlait de son mari au milieu de larmes, de plaintes et de paroles entrecoupées. Mme de Mérinville, dans la retraite absolue où elle vivait, n'aurait certes rien appris des choses qui occupaient la société, si le bonheur de sa fille n'eût rattaché sa pensée aux intérêts du monde. et si la crainte de voir Hermann compromettre sa fortune ou sa réputation ne l'eût engagée à tâcher de connaître ses relations et à s'informer de tout ce qui avait rapport au mari de sa fille. Mais, ainsi qu'il arrive souvent, elle avait appris plus de choses qu'elle ne croyait en découvrir. M. de Montigny, ennuyé de sa femme, avait cherché des plaisirs plus faciles près d'une femme qui n'attendait, ainsi que lui, ni tendresse, ni délicatesse dans une liaison passagère, dont l'amusement seul était la base, et qui lui offrait ainsi tout ce qu'il pouvait comprendre et désirer dans l'amour. La pauvre mère crut voir dans le chagrin de sa fille qu'elle avait connaissance de l'infidélité de son mari, et en plaignant, en consolant ce nouveau malheur, elle l'apprit à Francesca qui l'ignorait.

Ce que le cœur infidèle de la jeune femme éprouva par la certitude de l'infidélité de son mari, elle n'aurait pu l'expliquer. Ce ne fut pas de la douleur, ce ne fut pas de la joie... Elle ne se crut pas moins malheureuse, et elle n'espéra pas être plus tranquille. Pourtant une nouvelle agitation vint se joindre à celle qu'elle éprouvait. Les mots avec lesquels Mme de Mérinville peignait la femme coupable qui accueillait l'amour d'Hermann, semblait à sa fille un fer brûlant qui déchirait son cœur coupable,